

Klaus Vogel: « Un jour, nous serons à la hauteur de nos valeurs humaines »

À bord de l'« Aquarius », ce marin atypique organise et coordonne les opérations de sauvetage des migrants en Méditerranée avec un équipage de bénévoles.



Delphine de Mallevouie
ddemallevouie@lefigaro.fr

Officier de la marine marchande, Klaus Vogel, 61 ans, quatre enfants, a lâché sa carrière du jour au lendemain pour affréter un bateau de sauvetage des migrants en Méditerranée. Cet Allemand au parcours atypique, protestant admiratif du pape François, passé de mousse à étudiant en médecine puis historien pendant dix-sept ans avant de redevenir capitaine de bateau, publie cette semaine *Tous sont vivants* aux Éditions Les Arènes.

LE FIGARO. - Quelle mouche vous pique quand, en 2014, vous démissionnez de votre compagnie, après quinze années à la barre d'énormes porte-containers ?

Klaus VOGEL. - Comme de nombreuses personnes de la société civile, j'étais interpellé devant la détresse de ces milliers de pauvres gens qui, pensant fuir la guerre et la misère, portés par cet espoir de vivre que captent les filières de passeurs, trouvent la mort en mer, sur des canots de fortune. Comme marin aussi, j'y étais nécessairement sensibilisé. Et lorsque le gouvernement italien met fin à l'opération *Mare Nostrum* (lancée pour secourir des migrants en Méditerranée, NDLR), en octobre 2014, c'est pour moi le déclenchement : je ne pouvais pas accepter que l'Europe ne fasse rien. S'il y a quelqu'un en détresse devant ma porte, je ne peux pas le laisser mourir là, seul, outre le devoir imposé par les lois sur l'assistance à personne en danger. Réagir relevait pour moi de la conscience personnelle, à laquelle pouvait

s'ajouter ma compétence professionnelle. Je me suis alors rendu à Lampedusa, en Italie, avec mon épouse, qui est infirmière, en mars 2015, pour vérifier et mieux comprendre la situation. Et, en mai, je créais l'association SOS Méditerranée, un réseau européen de secours - France, Allemagne, Italie - pour organiser des opérations en mer.

Vous affrêtez alors un bateau de 77 mètres, l'Aquarius, qui sillonne la Méditerranée depuis février 2016. Combien de sauvetages depuis ?

Près de 20 000 personnes (84 % d'hommes et 16 % de femmes), dont 24 % de mineurs, ont été sauvées de la noyade, au cours de 101 opérations. Ce sont tous des Subsahariens qui viennent de Libye, d'origine érythréenne, éthiopienne, soudanaise, somalienne, mais aussi de l'Afrique de l'Ouest comme le Nigeria. L'*Aquarius* est un ancien bateau de protection des pêcheurs de l'État allemand que nous louons désormais à un armateur privé, à raison de 11 000 euros par jour, grâce aux dons des citoyens européens. Il a une capacité d'accueil de 200 à 700 personnes. Il est en poste près de Lampedusa, en attente des appels de détresse qui nous sont communiqués par les garde-côtes italiens avec qui nous collaborons de manière étroite et qui nous font intervenir près des côtes libyennes, dans les eaux internationales. Nous allons chercher les migrants avec des canots de sauvetage, eux-mêmes étant entassés à 120 personnes parfois dans des petites embarcations en plastique de 8 à 9 mètres de long. Des opérations toujours très tendues où nous devons d'abord calmer leur panique. Une fois que tout le monde a enfilé les gilets de sauvetage, on recommence un peu à respirer. À bord, l'*Aquarius* a 27 membres d'équipage, des

bénévoles et des professionnels : sauveteurs, médecins (*appartenant à Médecins sans frontières, après un premier partenariat avec Médecins du monde, NDLR*), infirmières et aides-soignants.

Il y a même des infirmières en gynécologie-obstétrique car vous avez eu des naissances à bord...
Oui, 4 en seize mois ! Mais c'est aussi beau que choquant. Souvent très avancées dans leur grossesse, ces femmes sont enceintes parce qu'elles ont été violées. Femmes mais hommes aussi sont traités comme des marchandises par les passeurs. Ces pauvres gens ont payé de 7000 à 10000 euros la traversée, 10 fois plus cher qu'un billet d'avion et 100 fois plus dangereux. La Libye, c'est l'enfer. Un pays sans loi, ou, plutôt, où les passeurs font la loi.

Sans intervention politique, votre action humanitaire n'est-elle pas un pansement sur une jambe de bois ?

Non, car la vie est en jeu. On a donc le sentiment d'être non seulement utile mais indispensable. En outre, il n'est pas vain, même si c'est anormal, que les sociétés civiles se substituent aux États : cela permet de faire émerger les consciences et de mettre en lumière ce problème pour, peut-on l'espérer, en changer l'approche. Naturellement, nous préférierions qu'il y ait des choix politiques en amont et plus de soutien des États, moralement et financièrement. Que les populations européennes et africaines se penchent enfin sur la problématique.

On reproche à ces actions citoyennes et bénévoles en faveur des migrants un effet pervers : les « attirer » davantage, en participant à la pérennisation des flux migratoires...

C'est vraiment une polémique bidon. Il est parfaitement faux de dire que nous sommes responsables d'attirer les migrants : ils viendraient même si nous n'étions pas là, et ils mourraient.

Avec un grand-père communiste et l'autre nazi, dites-vous, est-ce l'histoire familiale et cette improbable, mais possible, réunification des contraires qui vous donne une foi à toute épreuve en l'homme, dans les solutions du monde et de l'Europe ?

Ces deux hommes se sont connus et respectés, même sans s'aimer. L'Europe elle-même ne s'est-elle pas réunie, malgré ses cultures très différentes ? Avec elle, l'empathie, auparavant limitée aux frontières, s'est ouverte au monde. Pas encore assez, mais cela viendra : un jour, nous serons à la hauteur de nos valeurs humaines. On est dans une période fragile, réductrice, mais dans la longue durée j'ai de l'espoir. Il y a toujours des es-

paces d'action, toujours des solutions. C'est comme en mer : il y a des blocages et des passages, c'est une affaire de regard et de connaissance. Il faut toujours chercher les passages, pour arriver sain, digne et sauf. Ne nous laissons pas dominer par la peur, qui se loge souvent dans la question des frontières. Eux, les migrants, c'est nous aussi. N'être que sur la volonté de contrôle ou que sur l'humain est négatif. Il faut mettre ces deux actions sur le même niveau : penser raison d'État mais avec humanité. Macron et Merkel, autour d'une table pour en discuter, ce serait ça le bon sens et le bon cap, pour tous. ■

 Femmes mais hommes aussi sont traités comme des marchandises par les passeurs. Ces pauvres gens ont payé de 7000 à 10000 euros la traversée, 10 fois plus cher qu'un billet d'avion et 100 fois plus dangereux. La Libye, c'est l'enfer

KLAUS VÖGEL



RENCONTRE

« Je ne pouvais pas accepter que l'Europe ne fasse rien. S'il y a quelqu'un en détresse devant ma porte, je ne peux pas le laisser mourir là, seul, outre le devoir imposé par les lois sur l'assistance à personne en danger. »

ANNE-CHRISTINE POUJOLAT / AFP